Nosy Be Trail : l'enfer au paradis !
BrÃ¨ves des organisateurs
PostÃ© par : DUBOST
PubliÃ©e le : 24/3/2014 21:42:20

NOSY BAIL TRAIL JOURNAL D'UN COUREUR

L'enf
au parad

*Notre reporter s'est glissé parmi les concurrents du Nosy Be Trail, no
dans le circuit des courses de l'océan Indien. Récit d'un parcours
dans une chal*

4 h59. Me voici aligné sur la ligne de départ, sans préparation. Dans quelques secondes, sera donné le départ du Nosy Be Trail, organisée par l'association Rando Run (Cimasalazienne, Raid 974, I-salo Raid...). 60 km à boucler pour 1200 m de dénivelé positif. Pour tromper l'anxiété, je discute avec les favoris réunionnais, Thierry Chambry et Johny Olivar. Ils espèrent être de retour pour le déjeuner. Pour moi, ce sera plutôt le dîner. Ça les fait sourire. Dans quelques secondes, je les verrai filer comme des flèches. 5... 4... 3.... 2... 1... Top ! Le peloton s'étire.

5 h30. Le jour commence à se lever. On commence à mieux distinguer où l'on pose les pieds. Les premiers kilomètres s'apparentent à un slalom entre d'immenses mares de boue. *« Mes chaussures pèsent 10 kg chacune »*, rigole Charlotte Dupuis, coureuse réunionnaise que j'accompagne sur les premiers kilomètres. Les Réunionnais et les Mahorais se reconnaissent facilement. Ils sont les seuls à porter des sacs, des équipements techniques et des lampes frontales. Les malgaches, eux, sont habillés comme pour un footing sur la plage. Plusieurs coureurs nous doublent sans chaussures, sourires aux lèvres, plaisantant à chaque glissade.

5 h45. Le parcours traverse la Sirama, l'ancienne usine sucrière, qui faisait vivre jadis près de 3000 personnes. Fermée en 2006, il n'en reste plus qu'une friche industrielle, des entrepôts rongés par la rouille et des wagons laissés à l'abandon. Le graffiti d'un « Gouzou » égaie une vieille grue. L'usine marque la sortie de Dzamandzar, ville côtière qui se réveille doucement. Nous y croisons des pêcheurs prenant la direction de l'océan, une pagaie à la main. Plus tôt, nous sommes passés devant « La Banane », un bar très animé, où se tiennent les compétitions de moringue, la boxe traditionnelle malgache, qui rassemble plusieurs centaines de personnes, le dimanche après-midi. Je quitte l'usine, en longeant l'ancienne voie ferrée sucrière. On commence à apercevoir les premiers contreforts montagneux. Il n'y a plus aucun coureur autour de moi.

6 h45. La première ascension vire au jeu de piste. La signalisation a été arrachée par les enfants du coin. Je croise un marmaille avec du rubalise nouée autour du front. Plusieurs coureurs, perdus comme moi, se regroupent. La résistance s'organise. Chacun part dans une direction pour trouver le bon sentier. Une jeune malgache nous guide dans les herbes hautes. Nous atteignons le premier des 12 lacs sacrés une dizaine de minutes plus tard. Paysage magique avec l'océan Indien en toile de fond. Les côtes malgaches se dessinent à l'horizon.

En longeant les lacs volcaniques, peuplés de crocodiles, je fais connaissance avec mes nouveaux compagnons de course, qui se trouvent être deux Réunionnais. Il y a Laurent Gonthier de Saint André, inscrit pour son 4e Grand Raid cette année. Et Jean-Luc Hoarau, de Bras Panon, deux fois « finisher ». Ils sont habitués à courir ensemble. Laurent, en débardeur bleu, a la voix douce et la foulée arquée. Jean-Luc, T-shirt blanc, donne le rythme et surveille le chrono. Il connaît bien Nosy Be, d'où sa femme est originaire. Il a une maison à Hell Ville, où il vient tous les deux mois. Nous accomplirons ensemble une grosse partie du parcours.

Deux mondes qui se contemplent

8 h30. Deuxième ravitaillement au 22e km. Toujours pas de trace des gendarmes, promis par les autorités pour sécuriser les stands. Nous n'en verrons aucun sur le parcours. Après plusieurs agressions dont ont été victimes des touristes, la destination est toujours déconseillée par le Quai d'Orsay. Il faut faire le plein d'eau et de nourriture, la prochaine assistance se trouve 18 km plus loin. Nous arrivons rapidement sur une large piste qui traverse les plantations d'ylangs-ylangs. Les arbres sont bas. Leurs branches ont été taillées pour revenir vers le sol afin de faciliter la cueillette des fleurs odorantes. Au bord du chemin, nous trouvons plusieurs serpents, moins effrayés par notre présence que l'inverse.

10 h20. La tête de la course vient de franchir la ligne d'arrivée (lire gros plan), alors que nous n'en sommes encore qu'à la moitié du parcours. Sur la piste, nous croisons des gros lézards, des essaims bourdonnants, des caméléons et une multitude de papillons de toutes les couleurs. Les zones exposées sont écrasées par la chaleur, rendue étouffante par l'humidité des orages de la veille. Cela fait plusieurs kilomètres que nous ne courrons plus. Même en descente. Les plaisanteries des premiers kilomètres ont disparu. La parole, plu
désormais à
cherche des ba
à franchir. Les
Avec l'enchaîn
et des mares
n'ont pas le ten
Luc, victime d'
réclame une
abritons sous u
Laurent s'étire.
la tentation de
relevant, je vois

11 h. Au
un ravitaille
(=payant) a é
quittons la pis
gouffrer dans
rizières imbibée
d'aigrettes blan
devons nous a
passer des zébu
versé une succ
lages proprets,
mis de prendre
dominicale. Les
chées qui se
églises. Les tra
au champ, mac
enfants qui jou
Les femmes a
ments qui sèc
hameaux sont
quettes cases
par des pilotis.
penchent dan
toits sont comp
ravenale, l'«arb
emblème de
gués, les village
passer avec n
tiens, nos vêter
nos appareils é
lent chacun pl
salaire. Deux n
templent sans
C'est aussi cela
Madagascar.

Je cours accompagné de Jean-Luc et Laurent, deux Réunionnais, qui ont plusieurs Grand Raid au compteur. (Phot